

FRAGMENTS SUR LA MÉTHODE HISTORIQUE¹.

SUR L'OBSERVATION DES FAITS.

Chaque science a ses moyens d'investigation qui lui sont propres ; la géométrie a la déduction, la chimie a l'expérimentation. L'histoire n'est pas une science de déduction comme la géométrie ; elle n'est pas une science d'expérimentation comme la chimie. Elle ne procède, comme la géologie, que par l'observation. Elle peut user de l'induction, parfois même de l'hypothèse ; mais elle n'arrive vraiment à son but que par l'étude des faits.

Mais ces faits eux-mêmes ne se présentent pas à elle directement. Puisqu'ils sont dans le passé, puisqu'ils sont morts et qu'ils ne peuvent revivre, l'historien n'est jamais réellement en leur présence ; il ne les saisit que par des documents qui en sont les restes, les témoins ou les indices. Ces documents sont des livres, des chartes, des monnaies, des inscriptions, des monuments, quelquefois de simples légendes.

Il n'y a pas de divination en histoire. Le meilleur historien est celui qui voit le plus profondément et le plus exactement².

1. On trouve dans le dossier que nous avons eu entre les mains quelques pages d'une leçon d'ouverture qui devait s'adresser à des étudiants de Sorbonne. Il manque les premières lignes de cette leçon, la fin et, au milieu, un passage important. Nous avons jugé inutile de donner tel quel ce morceau mutilé ; nous en avons pris deux fragments. Ces fragments et les notes qui nous ont paru pouvoir être publiées, nous les avons rangés sous un certain nombre de rubriques qui répondent aux préoccupations principales de Fustel de Coulanges. S'il n'a pas écrit spécialement sur la méthode, la leçon d'ouverture de 1879 (publiée par la *Revue politique et littéraire*), celle dont nous venons de parler — où il voulait « expliquer à ceux qui ne le connaissent pas encore les procédés qu'il avait toujours suivis et qu'il comptait suivre encore », et dont on entrevoit les grandes lignes — fournissent aisément un cadre pour grouper des pensées détachées. (Cf. le chapitre VIII de Guiraud, *op. cit.*, pp. 160-193).

Ce qui est admirable, on le verra, et ce qui fait qu'on ne saurait trop rappeler l'attention sur les idées de Fustel de Coulanges, c'est sa foi scientifique, c'est le double effort pour donner à l'histoire une base solide et pour lui assurer un large couronnement : il estimait que l'histoire, bien comprise, est « la science des sociétés humaines ». (Voir *L'Allee et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne, Introduction.*)

2. D'une liasse de notes formée par Fustel de Coulanges et sur laquelle il a écrit : *Sur la méthode et l'avenir de l'histoire*. — Nous reproduirons ce genre d'indications en les faisant suivre de la mention (F. de C.).

SUR L'ESPRIT DE RECHERCHE ET DE DOUTE.

La recherche n'est pas la compilation. Il y a des érudits, et non sans mérite, qui se bornent à recueillir, à noter; ils font de la compilation; il y en a d'autres qui, tout en recueillant et notant, ne se contentent pas de ce qui s'offre, sondent, regardent au-dessous des textes, fouillent sous les apparences premières; ils font de la recherche. Il y a de même en chimie et en toute science des compilateurs et des chercheurs ¹.

Je m'adresse surtout à ceux d'entre vous qui veulent devenir des érudits, des savants, des historiens; je tiens ces trois mots pour synonymes. La première chose que je leur demande, c'est d'avoir l'esprit de recherche, l'esprit d'investigation, j'irai même jusqu'à dire l'esprit de doute ou la disposition à douter. Je n'entends pas par là cette sorte d'indifférence ou d'indécision malsaine qui fait qu'on reste toujours dans l'incertitude. J'entends un doute provisoire, quelque chose comme ce que Descartes mettait à l'entrée des études philosophiques ².

Je place volontiers à l'entrée des études historiques un doute préalable, et j'en fais le point de départ pour qui veut arriver ensuite à la vérité. C'est par ce doute qu'il faut commencer. Rien ³ n'est plus contraire à l'esprit scientifique que de croire trop vite aux affirmations, même quand ces affirmations sont en vogue. Il faut en histoire, comme en philosophie, un doute méthodique. Le véritable érudit, comme le philosophe, commence par être un douteur ³. Dans toute chose qu'il étudie, il voit d'abord une question à résoudre. C'est sous forme de problème que chaque

1. *Préface* (F. de C.). — Ailleurs : Beaucoup pensent qu'il suffit de lire les textes en notant les faits. Cette étude sera rarement féconde si elle n'est vivifiée par l'esprit de recherche. Le chimiste n'est pas seulement un faiseur d'expériences. Il cherche quelque chose et c'est cette disposition d'esprit qui fait que ses expériences l'éclairent. De même l'historien, s'il lit par exemple une chronique ou un texte de loi, cherchera à comprendre la société qui vit et dont cette chronique ou cette loi ne sont que des images.

2. Cf. *Questions romaines* (dans les *Questions historiques*), p. 407.

3. Cité par Guiraud, *op. cit.*, p. 162.

sujet se présente d'abord à lui. Cette disposition d'esprit a d'abord l'avantage de le prémunir contre toute idée préconçue. Elle l'empêche de se faire une doctrine *a priori*. Elle l'oblige à vérifier, à chercher par lui-même, à ne pas se contenter des à peu près, des choses vagues, des demi-vérités. Elle l'oblige surtout à ne rien croire sans preuves.

Il est bien vrai que tout ne peut pas se prouver en histoire ; mais il ne faut affirmer que ce qu'on peut prouver. Bien des problèmes sont insolubles, vous le verrez ici même. Le mieux, en ce cas, est de reconnaître qu'on n'a pas la solution et de rester dans son doute. C'est déjà une partie de la science que de savoir qu'on ignore.

Je voudrais donc qu'il y eût un peu de cet esprit de doute chez chacun de ceux qui travaillent la science historique. Trop de personnes pensent qu'elle est une science facile '...

L'esprit de doute n'est pas le dénigrement à l'égard des travaux des autres. Il n'empêche pas de vénérer les grands érudits des trois derniers siècles, sans lesquels nous n'existerions pas. Il n'empêche pas non plus d'admirer les belles et solides œuvres des érudits de notre siècle, Pardessus, Guérard, Quicherat ; il ne déprécie pas les travaux des érudits allemands, toutes les fois du moins qu'ils ne se laissent pas égarer par l'esprit de système. L'esprit de doute n'est pas un ridicule orgueil. Il a pour principe l'extrême difficulté de la science historique ; et il consiste en deux choses : 1° la pensée que les plus laborieux et plus perspicaces érudits ont pu se tromper ; 2° (dans) la volonté de ne rien accepter comme vrai qui ne soit démontré par les documents. L'esprit de doute se reconnaît à ce qu'on se défie de soi-même autant que des autres. Toute opinion primesautière est d'abord écartée. Il y a des esprits auxquels chaque chose se présente d'abord comme vérité acquise ; pour le vrai douteur, chaque chose se présente d'abord comme problème.

1. *Leçon d'ouverture*, fragment. — Fustel de Coulanges a répété sans cesse, dans ses notes et ses préfaces, que l'histoire est une science difficile, « la plus difficile des sciences ».



Le doute est le commencement de la science.

Ceux qui croient tout savoir...

Ceux-là sont bien heureux. Ils n'ont pas le tourment du chercheur. Le doute n'assiège pas leur esprit. Aucune difficulté ne les arrête parce qu'ils n'en voient aucune. Ils n'entendent pas une voix qui leur dise : Va ' toujours plus avant, tu n'as pas encore trouvé le vrai ¹. Les demi-vérités les contentent ; au besoin les phrases vagues les satisfont. Ils sont d'autant plus affirmatifs qu'ils n'ont jamais cherché. Ils possèdent des théories indiscutables, des formules et des systèmes auxquels il n'est pas prudent de toucher. Comme ils ne se sont jamais demandé si ces systèmes étaient vrais, ils ne comprennent pas que d'autres se posent la question. C'est ignorance, à leurs yeux, de douter ; c'est paradoxe, à les en croire, de vérifier. Ils sont sûrs d'eux-mêmes. Ils marchent la tête haute. Ils sont des maîtres, ils sont des juges. Leur présomption et leur puissance viennent de ce qu'ils passent à côté des problèmes sans les voir. Ils s'érigent en critiques parce qu'ils manquent d'esprit critique ².

SUR LA LECTURE DES TEXTES.

Il n'y a pas assez d'esprit de doute. La plupart de nos jeunes érudits depuis quinze ans commencent par « se mettre au courant ». On entend par là se faire des listes bibliographiques et parcourir les ouvrages les plus récents. C'est le contraire de la méthode qui consiste à lire avant tout les textes. Ils commencent donc par les ouvrages de seconde main, choisissant d'après l'autorité attribuée à chacun d'eux. Ils les lisent, s'ils sont en allemand, avec un sentiment qui ressemble fort à de la foi. Comme ils n'ont pas lu d'abord les textes, ils ne peuvent apercevoir s'ils sont conformes à ces textes ou s'ils s'en éloignent. Le doute ne vient pas à leur esprit. Leur esprit se nourrit et s'imprègne de cette lecture ; après quoi, de deux choses l'une, ou bien ils jugent inutile de lire les

1. Cité par Guiraud, *op. cit.*, p. 270.

2. *Préface* (F. de C.).

textes, ou bien ils ne les lisent que par fragments, pour vérifier telle ou telle citation, ce qui est la pire manière de les lire. En tout cas, quand ils se mettent en présence d'une page d'un document, ils ont déjà dans l'esprit l'explication qu'on leur en a donnée, la théorie qu'on a édifiée sur elle, et alors ils ressemblent un peu à ces théologiens qui ont un dogme dans la tête et qui trouvent toujours que tel verset de l'Écriture a justement été écrit pour prouver ce dogme. Ils ont commencé par la foi, comment finiraient-ils par douter ?

La méthode qui consiste à lire d'abord les textes me paraît de beaucoup la plus sûre. Il faut les lire, non par fragments, mais d'ensemble, et chaque ouvrage d'un bout à l'autre. Si la langue en est difficile, il faut le lire une première fois pour se familiariser avec la langue, et une seconde fois pour comprendre le fond des choses. Cette règle est surtout importante pour les textes latins de la première partie du moyen âge, dont la langue varie infiniment, suivant les temps, suivant les régions, et même suivant la nature des écrits ou la condition de l'auteur. Beaucoup d'erreurs historiques sont venues de ce qu'on n'a pas observé le sens changeant des mots. En se plongeant ainsi dans un texte, on est à peu près certain de n'y porter aucune idée préconçue, chose si difficile à tous les hommes. Notre esprit s'accoutume à la pensée de l'écrivain ; il la suit, il s'y accommode, il s'y laisse aller. Nous en venons à penser comme il pensait, à croire ce qu'il croyait, surtout nous voyons les faits comme il les a vus. Il est vrai que nous courons risque de nous tromper, chaque fois que l'auteur s'est trompé ; mais il y a moins de danger à se tromper avec les auteurs du temps qu'à essayer de juger les faits anciens d'après nos idées modernes. J'aime mieux me tromper comme Tite-Live que comme Niebuhr ; j'aime mieux me tromper comme Grégoire de Tours que comme M. Sohm. La crédulité à un seul document serait dangereuse ; la crédulité à l'égard de tous les documents d'une même époque ne l'est pas ; ils se rectifient ou se complètent.

Il est utile, ensuite, de lire les ouvrages de seconde main, ne fût-ce que pour savoir que beaucoup de vérités que nous avons vues dans les documents, y ont été vues avant nous. Mais il faut avouer que quand on passe de la lecture des textes à celle des œuvres de seconde main, on entre presque toujours dans un monde fort différent. Vous ne reconnaissez plus la même société ;

beaucoup de menus faits qui vous avaient frappés, manquent ici et sont omis comme négligeables ; d'autres fois, vous retrouvez bien les faits, mais ils ont une autre physionomie, plus modernisée, mise au point de notre critique et accommodée à nos raisonnements. Vous pensiez que ces œuvres reproduiraient vos textes en les résumant ; et de fait ils les citent volontiers ; telle ligne, toujours la même, est reproduite en bas des pages, mais cette ligne a un sens dans la citation qu'on en fait, et dans le contexte que vous aviez lu elle a un autre sens. D'autres fois, les citations sont exactes littéralement ; mais le contexte les modifie. D'autres fois l'ensemble des citations est exact et complet ; mais autant ces lignes vivaient dans les documents que vous avez lus, autant elles semblent mortes ici. On dirait que ce n'est pas le même homme qui a réuni ces citations et qui a écrit le livre. La collaboration a du bon ; — mais prenons garde ; en histoire, il faut que ce soit le même esprit qui lise les textes et qui dise ce qu'ils contiennent¹.

SUR LE SPÉCIALISME.

A en croire certains esprits, il faut borner le travail à un point particulier, à une ville, à un événement, à un personnage, tout au plus à une génération d'hommes. J'appellerai cette méthode le spécialisme. Elle a ses mérites et son utilité ; elle peut réunir sur chaque point des renseignements nombreux et sûrs. Mais est-ce bien là le tout de la science ? Supposez cent spécialistes se partageant par lots le passé de la France ; croyez-vous qu'à la fin ils auront fait l'histoire de la France ? J'en doute beaucoup : il leur manquera au moins le lien des faits ; or ce lien est aussi une vérité historique. Je ne sais même pas si chacun d'eux aura bien rempli sa partie, car je ne suis pas bien sûr que l'on puisse connaître exactement une génération d'hommes si l'on ne connaît pas celle qui la précède, ni une institution, si l'on n'a pas étudié l'institution dont elle dérive². Il y a [donc³] des dangers dans l'abus de la

1. Cf. préface des *Questions romaines* (indication de M. Jullian).

2. Cité par Guiraud, *op. cit.*, p. 18, note.

3. Ce fragment de la *Leçon d'ouverture* venait après un passage disparu où Fustel de Coulanges montrait qu'« il n'est pas encore temps d'embrasser d'un seul regard l'humanité entière ».

méthode comparative, et il y en a aussi dans l'abus du spécialisme.

Prenons garde encore à une autre erreur qui prend une grande consistance à notre époque. Vous savez tous que l'histoire emploie trois sortes de documents, les textes écrits, les inscriptions, et les monuments figurés ou les médailles. Aussi les travaux des paléographes, des épigraphistes et des archéologues sont-ils pour elle d'un très grand prix. Elle ne peut pas s'en passer. Elle ne travaille qu'avec eux et par eux. Mais faut-il aller jusqu'à dire que c'est la paléographie qui est une science, que c'est l'épigraphie, que c'est l'archéologie, et que ce n'est pas l'histoire? Car certains esprits, — et même des esprits distingués, sont allés jusque-là. Revenons dans la mesure et dans la vérité. La paléographie, l'épigraphie, la numismatique sont infiniment utiles; mais la connaissance des manuscrits ne vaut que par les faits qu'elle apporte; la connaissance des inscriptions n'a de prix que par les institutions ou les mœurs qu'elles nous révèlent. Elles ne sont pas par elles-mêmes la science, elles sont les chemins qui y conduisent. Isolez-les, elles ne sont rien. Elles peuvent même devenir des sources d'erreur. Une ligne d'un manuscrit ou d'une inscription peut parfois tromper étrangement l'homme qui ne serait que paléographe ou épigraphiste et qui n'aurait pas une idée juste de l'ensemble des faits. Chacune de ces sources est d'ailleurs manifestement insuffisante; il faut que l'esprit les contrôle l'une par l'autre, les réunisse et les complète. Car la science ne réside pas dans les documents; elle réside dans l'intelligence qui connaît et qui comprend les divers documents. Ne séparons donc pas toutes ces choses. Si cette séparation et ce divorce venaient à s'établir, ce serait un malheur pour tout le monde; car, d'une part, la paléographie, l'épigraphie, l'archéologie n'auraient plus leur véritable but et deviendraient de simples amusements de l'esprit; et d'autre part l'histoire n'aurait plus ses sources pures. Unissons donc tout cela. Sans doute aucun homme ne peut être à la fois habile paléographe, ingénieux épigraphiste, sagace historien; mais si le travail est divisé, on s'entendra du moins sur l'unité du but. Paléographie, épigraphie, archéologie, histoire, c'est là un tout inséparable. C'est une science à plusieurs faces; on peut la saisir par différents côtés, il n'y faut voir qu'une seule science.

Ne nous faisons donc pas une méthode trop étroite, trop exclusive, trop systématique. Voltaire a dit qu'en littérature tous les

genres sont bons, sauf le genre ennuyeux. En histoire tous les genres sont bons, sauf le genre faux. Toutes les méthodes sont bonnes, pourvu que l'esprit scientifique domine et vivifie:

Spécialisme, comme dans l'industrie, où vingt ouvriers font chacun toute leur vie un ressort de montre, aucun d'eux ne faisant la montre entière.

On se plaint que dans l'industrie ce genre de travail rétrécit l'esprit; il a au moins l'avantage de finir par faire de bonnes montres.

En est-il de la science comme de l'horlogerie? Et quand nous aurons cinq ou six cents travailleurs spéciaux sur un même siècle, connaissons-nous le siècle entier, connaissons-nous la société? cela est possible, mais non certain¹.

SUR L'INTELLIGENCE ET L'IMPARTIALITÉ.

L'intelligence est la qualité maîtresse; mais qu'entend-on par là?

L'histoire demande une aptitude particulière. A chaque science correspond une nature d'esprit qui lui convient spécialement. Les qualités d'esprit qui font le grand mathématicien ne sont pas celles qui font le chimiste inventeur ou le géologue perspicace.

Pour faire avec fruit de l'histoire, pour avancer dans cette science, il faut autre chose que de la volonté et du travail. Beaucoup y travaillent qui ne la comprendront jamais. Il y faut un tour particulier d'esprit.

Ce tour particulier d'esprit qui fait l'historien consiste en ceci qu'on puisse observer le passé sans y porter ses propres idées ni ses propres sentiments².

Or cela est très rare et très difficile. Tout le monde sait que le fond de tout raisonnement humain est une comparaison. Même quand nous ouvrons les yeux et que nous voyons, c'est une comparaison ou une série de comparaisons que nous faisons sans

1. Dans une note sur les séminaires allemands.

2. Ici Fustel de Coulanges a ajouté : Je ne parle pas seulement de l'impartialité.

y penser. Quand nous observons un fait historique, il existe toujours dans notre esprit, à notre insu même, un terme de comparaison¹.

Juger d'après le probable, d'après le logique, d'après le tour d'esprit moderne, voilà le grand écueil. Les plus grandes intelligences et les esprits les plus ingénieux ne sont pas les plus propres à l'étude des faits historiques².

L'esprit de recherche et de doute est incompatible avec toute idée préconçue, toute croyance exclusive, tout esprit de parti. Il faut n'avoir de *préjugé* ni en politique, ni en religion. Il faut n'être ni républicain ni monarchiste, ni catholique ni anticatholique. Car chacune de ces opinions donne à l'esprit une manière personnelle de voir les faits³.

Il y a la partialité que l'on se connaît et que l'on s'avoue ; et il y a aussi la partialité que l'on ne se voit pas et dont on ne se défend pas.

Les Bénédictins croyaient faire de l'érudition pure et ils ne travaillaient ni pour le roi ni contre lui ; ils n'étaient ni français ; ni espagnols, ni allemands ; mais ils étaient des moines et des croyants, et ils étaient désintéressés sur toute chose excepté sur la religion⁴.

Dans notre siècle, les illustres savants qui ont publié les *Monumenta Germaniæ* ont mis en tête de leur œuvre la devise : *Amor patriæ*. On ne saurait leur en faire un blâme ; pourtant le patriotisme est une chose et la science en est une autre. Comme les

1. *Ce que je pourrais répliquer* (F. de C.).

2. *Ce que je pourrais répliquer* (F. de C.).

3. *Préface* (F. de C.).

4. Première rédaction : Les faits qu'ils étudiaient prenaient une teinte religieuse et, sans s'en apercevoir, ils travaillaient pour la plus grande gloire de Dieu.

Bénédictins avaient été des croyants, ils furent des patriotes. Les faits ont pris la teinte de leur esprit. Ils ont eu une manière particulière de comprendre Tacite, Grégoire de Tours et les annalistes. L'histoire de l'antique Germanie et du moyen âge germain est devenue, sans qu'ils s'en aperçussent, ce que leur patriotisme souhaitait qu'elle fût.

La partialité n'est pas toujours dans le cœur ni dans la volonté ; elle est dans l'esprit et dans les yeux ; mais c'est assez pour qu'elle nous fasse voir les choses autrement qu'elles ne sont ¹.

Quiconque n'a pas l'absolue indépendance de l'esprit pourra être un écrivain, un littérateur ; il pourra même être un fouilleur de textes et un découvreur de documents ; il pourra parfois traiter un sujet et faire œuvre utile, être même un érudit ; mais il ne sera jamais un historien ².

Qu'il ne faut pas travailler pour nous seuls. Le vrai but de toute existence est le but impersonnel, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas. C'est toujours l'égoïsme qui est déçu, et si nous rencontrons parfois notre récompense, ce n'est jamais que du côté où nous n'espérions pas la récompense ³.

1. *Ce que je pourrais répliquer* (F. de C.).

2. *Ce que je pourrais répliquer* (F. de C.).

3. *Ce que je pourrais répliquer* (F. de C.).